Sur le motif

La peinture de Julie Ruffe foisonne. Elle nous promène dans une nature qui donne sans compter, où l'on retrouve ce que l'on connaît par cœur. Les feuilles, les tiges, les branches et les corolles, le ciel et l'eau, les oiseaux, les poissons... La couleur virevolte ou brille, les pochoirs se combinent, la matière décolle, on en prend plein les yeux, plein le ventre, on y découvre toujours de nouveaux détails. Peindre « sur le motif », c'était sortir de l'atelier pour s'imprégner du paysage, ne plus se contenter d'une nature morte et enfermée. Ici, c'est nos jardins d'enfance qui entrent par une nouvelle fenêtre, et l'on n'a pas fini de s'en émerveiller.

Sous les arbres

Le ciel avait du bleu plein les doigts, il fallait bien qu'il s'essuie quelque part…
les feuilles de ginkgos en forme de cœur semblaient faites pour cela.
Le monde s'ébroue sous mes paupières, je suis couchée en pleine aurore,
les rameaux touillent la lumière d'un soleil jeune et joueur.
Déjà chaud, déjà souffle vapeur.
Je ne compte rien, tout ricoche très vite.
Le sang me gagne, il ronge les contours, brise mes oublis, casse le jour naissant.
En clignant très fort des yeux je le renvoie à la finitude des tiges.
Le ciel efface et recommence.
Un nouveau désordre s'applique, faisant pâlir les motifs d'un papier peint déjà lointain.
Je suis couchée sous les arbres.
Je suis bien.
Mon enfance est ma cabane de courants d'air.
Je la regarde depuis la terre.
Elle fait bouger mes entrailles, au rythme d'un vent doux qui balance.

De l'air

L'atmosphère, brume turquoise, offre son puissant appel d'air.
Il y a ce souffle, cette brise, ce bleu de glace.
Cette couleur fantôme qui auréole d'abord les mouvements liquides d'une aurore boréale égarée.
Le corps élancé d'un arbre, chaud comme un soleil, a poussé au milieu. Il s'effeuille sous le souffle du ciel, assailli par les anges.
Soudain tout gicle, tout s'éparpille. Il y a des bouts de roses rouges prisonnières de buissons d'épines. Il y a de la goutte de sang qui perle au bout du doigt.
Un chuchotis d'oiseau dans les broussailles. Un motif net, noir, un tatouage sur la peau de l'air. On entend la bousculade de la terre. Les griffes, les becs, les plumes, les cœurs qui battent pour de vrai.
Le fracas d'une bourrasque.
Alors on s'échappe au fond du tableau, sous l'arrondi d'une branche. On voudrait attraper, tout là-bas, une ligne d'horizon qui n'existe pas.
Et voici que même le vide foisonne.

Dans la forêt

Empreintes. Fleurs, pas, entrelacs, animaux bien cachés.
Je porte un lourd secret mais j'avance au fond des bois.
Il y a trop de présence ici, ça grouille.
J'ai peur.

J’avance quand même, j’enjambe des trous remplis de boue, de ronces ou de pièges. Les silhouettes sont vénéneuses, les arbres dansent comme des sorcières dans un bleu-vert ultramarin.
Parfois je crois voir une méduse, parfois je crois voir un loup, parfois la gaze d’une cascade d’eau claire.
Mais l’éclat coloré des pétales se pose là tant bien que mal et il exprime autre chose.
Il dit peut-être que l’aube n’est pas loin, qu’il faut que je regarde mieux, parce qu’elle se diffuse déjà doucement depuis le fin fond du bois.
Moi j’hésite encore, au bord de l’abîme.
Un pas de plus ?

Surface d’eau au poisson rouge
Est-ce qu’on peut éclabousser ?
Les feuilles de ginkgo s’ébattent, déployant leur corolle de fée qui danse. La surface les cueille, alors elles font la planche au gré d’un invisible vent.
Trop de secrets couvent, dans cette transparence.
Les lignes cassent la volupté des ondes. Les fractions géométriques perlent, à la manière d’un kaléidoscope. Certaines feuilles s’enfoncent, l’eau se trouble. On voudrait y repêcher des trésors, des pièces dorées jetées là avec des vœux, des mauvais sorts, des histoires endormies, vermoulues d’ombres fines.
De tous les poissons, seul le rouge est vivant.
Les autres vibrent dans la brume aquatique, ils cherchent à nous faire peur, ils gardent les secrets, ils ont mille ans peut-être.
Le rouge est une flamme, le rouge est un rebelle.
Il rêve de vrais ciels.
Ou de tsunamis géants.

Fenêtre
Tout est droit et fou à la fois. Incroyable mélange rectiligne. Je ne sais plus où est le dehors, où est le dedans, l’intérieur, l’extérieur, c’est droit mais ça déborde, c’est régulier mais ça virevolte.
Ce rouge est grille, vitrail, cadre explosé, briseur de ciel. Il divise en mille morceaux la clarté d’un jardin peut-être. Qui attend juste derrière, qui espère entrer, ou sortir, qui espère en tous cas.
Il est vert, rose, bleu, et encore vert.
Je n’ai pas encore parlé des oiseaux, je n’ai pas encore parlé des fleurs. Je ne sais pas s’ils sont de métal ou de chair, s’ils bougent pour de vrai, s’ils ont une odeur de terre. J’ai parfois l’impression qu’ils sont figés pour toujours, comme une décoration de portail, et parfois l’impression que je les entends froisser leurs ailes et leurs pétales, dans l’imminence d’une libération.
Et puis la brume bleue qui monte me plonge dans des songes d’oubli, liquéfiant mon âme, faisant remonter en travers de ma gorge la prison métallique et rouge de cette fenêtre qui ne sait plus ce qu’elle sépare.

Surface d’eau au poisson vert
C’est un mélange aux yeux verts.
Le végétal dissimule un autre monde qui se cache, qui se veut plus vivant que la vie même, qui anime l’animal.
Les feuilles en sont les empreintes, des larves secrètes s’y accouplent.

Tout autour, une enfance dorée s'élabore. Elle cisèle les pétales, elle s'étale comme des doigts le long des feuilles bleu ciel. Elle susurre des airs nouveaux au creux des fleurs.
Existe-t-il vraiment une surface ? D'eau ? D'air ? De verre ?
Je voudrais coller mon nez à la vitre et regarder longtemps.
Je voudrais sentir l'eau profonde, ses effluves de pourriture fertile.
Mais de longues tiges d'or s'élèvent et écartent de leur danse toutes les floraisons flottantes.
Elles éclairent l'eau verte jusqu'à la transparence, et moi je vois se dessiner un visage.
Regardez mieux, il est là, énigmatique, il se moque. Il sait que lui vivra bien plus longtemps que tous.
Le poisson vert peut bien afficher son air réprobateur, la force de la jeunesse éternelle vit là, au fond, pour toujours.

La danse

Une ombre perchée, infiniment nette, éclate au premier abord. Une danseuse, un enfant, un archer, un charmeur de serpent, un vaurien, une prêtresse, que sais-je encore, mille personnages se cachent dans cette ombre aux contours si nets. C'est indéniablement oriental, cela sent l'Inde sacrée, le divin, les épices et les déesses aux bras délicats. Notre ombre décidée semble repousser la grâce d'un combat, d'une liane ou d'un serpent à la queue qui balance.
Alors je vois une main ouverte, une main qui veut recevoir, et mon regard fouille le buisson extravagant pour découvrir l'autre. Des bouts de bras, de jambe, de torse. Un pied entier, un genou plié, une tête cachée sous la sculpture d'une chevelure incroyable. Ce personnage me semble soudain plus réel que le premier, et je n'ai de cesse de le guetter. Il fait presque bouger les feuilles. Car oui, la forêt est bien là, dans un foisonnement de nervures, de lianes et de corolles. Elle accueille, elle murmure, elle camoufle. Elle s'étire jusque dans la transparence des ombres.
C'est elle la vivante.
Au fond, le ciel est toujours rose.

Pieds nus dans l'herbe

Les oiseaux s'enivrent en secret dans une enfance poudrée de rêves.
Ces bleus layette, ces verts infiniment tendres, je les sens depuis toujours glisser sous ma peau. Ils se pressent sur mes paupières, ils se dessinent à l'intérieur, ils se réimpriment à la lumière du souvenir de mon berceau.
Je veux chercher des motifs, encore et encore, je veux explorer pendant des heures la minuscule poésie des mauvaises herbes. Celles-ci ne grattent pas, elles sont douces et elles brillent d'un éclat confiant.
Le feuillage se penche, le ciel veille sur moi, sur chacun de mes orteils entortillés de brindilles.
Il n'y a pas de direction à suivre. Il n'y a que des premiers pas qui comptent pour du beurre.
Le vent tourne, sa main a nettoyé tous les nuages.
Je vais m'allonger dans ce nid d'herbes folles.
Je vais rester pour regarder le ciel. Pour me rassurer. Pour comprendre encore une fois qu'il est là pour de bon.
Et peut-être que les oiseaux reviendront.

Surface d'eau

Je me penche au-dessus de l'eau. Le monde entier s'y penche aussi.
Il nous faut regarder…Tout ce qui se cache, flotte ou se reflète.

Les ombres vertes qui tournoient, le bois qui déjà se transforme, le végétal emmêlé d'or et de chlorophylle.
Les feuilles se font volutes, imprimées, multipliées, travaillées par un orfèvre qui toujours taira son nom. La lumière n'émane pas du ciel.
J'y retrouve des figures, oubliées depuis l'enfance. Des interrogations nocturnes, un fouillis de rêves et d'inquiétudes à peine mordantes.
Je cherche l'exactitude de la surface de l'eau. Sa membrane fine qui se veut frontière entre deux mondes.
Je me demande si elle existe vraiment, et comment l'isoler, la circonscrire, la toucher.
Je ne sais plus où les choses s'étalent, où la place se fait, où notre souffle se libère.
Ce qui flotte semble parfois pourrir. A moins qu'il ne s'agisse d'éclats de soleil.
Je veux chercher encore, jusqu'à la surprise.
Je veux que tout s'ouvre enfin, pour laisser apparaître autre chose que le reflet de nos visages.

Nature morte à la théière

C'est le matin, j'ouvre les yeux sur un jour nouveau qui imprime encore un peu, à la surface de mes iris, la trame géométrique des derniers rêves.
Le temps se suspend au bord de la table et tout pourrait basculer.
L'air se déverse en bouquets déjà secs, auréolant d'espace les longues fleurs noires qui semblent l'écouter de toutes leurs oreilles.
Est-ce que quelqu'un, un jour, servira ce thé ?
Tout s'efface, tout peut s'oublier.
Je suis du doigt la ligne des choses, le contour du vase, celui de chaque feuille, je retrace les objets, les tiges qui se dressent, les pétales éparpillés.
Ils ont des ombres de paupières closes. Un goût de trop longtemps infusé.
Mais le ciel s'en mêle, en haut, à gauche, et son bleu fou laisse éclater une végétation nouvelle, des soleils rouges en forme de fleurs, des rameaux comme des queues de cerfs-volants.
Alors je comprends pourquoi sur la table, au milieu des natures mortes, une poignée de poissons tente de vivre, bousculant l'amour et l'eau fraîche dans une liesse d'argent.

Silhouettes

- Où es-tu ? Tu m'as laissée toute seule.
- Je suis là pourtant.
- Je regarde dehors, et je ne te vois plus.
- Je suis là depuis le début de ta toute petite vie. Je ne t'ai pas quitté des yeux.
- Je ne sais pas que tu me voies. L'air est trop léger. Il me monte à la tête.
- C'est à cause des oiseaux, à cause du vent qui tourne.
- C'est mon corps. Je ne le sens pas, ou plutôt non, je le sens trop. Tellement qu'il disparaît, il file par mes yeux dans des couleurs éclatées.
- C'est ta sève, ton désir, la force de ta jeunesse. C'est ta chance toute neuve. C'est le fourmillement de la vie.
- C'est trop le bordel, maman. Je ne sais plus comment sortir sans basculer dans le vide. La fenêtre est brisée. Le rouge autour, c'est comme du sang. Les oiseaux sortent de mon cœur.
- Je t'ai tissé un cocon de petite fille. Tu t'en échappes peu à peu, mais tu garderas les fils. Le bleu de nos tendresses. La porte orange comme un soleil.
- La fenêtre n'a plus de vitre. Je vais passer au travers. Je vais me couper. Et étaler encore du sang sur nos printemps trop purs.

- La porte restera ouverte. Mais les papiers s'impriment et se déchirent, comme autant d'échappatoires, de possibles perspectives.
- Où sont tes bras, maman ? je ne vois que des silhouettes d'ombres…
- Mon ventre porte les marques de ta floraison. Je la sens encore ; tu as imprimé mon corps d'une irrémédiable force.
- Et moi, j'ai des fleurs plein la tête !

Piscine

Les fleurs sont tombées dans l'eau ?
Je ne comprends pas d'où vient la lumière… est-elle aquatique ? Végétale ? Electrique ?
Les petits carreaux se disloquent, l'ombre des poissons rôde autour. La mosaïque se végétalise peu à peu.
Faut-il basculer dans un sens ou dans l'autre ?
Une plongée profonde ou une lumineuse sortie des eaux ? Il y a du préhistorique dans l'air, mélangé au confort domestique.
Mais d'où vient la lumière ? Les silhouettes vertes des poissons refusent de me répondre, les spots colorés tentent en vain de m'éblouir.
Je voudrais le reflet des étoiles.
Je voudrais la danse du ventre des lianes de ginkgo biloba.
Je voudrais du bleu à pourfendre tous nos rêves d'eau fraîche.
Mais je reste flottante face à la surface, à me demander encore s'il faut vraiment choisir entre la folie des hommes et la sagesse de l'eau.
Mais d'où vient la lumière ?

Le jardin des délices

Je veux rester encore un peu. Je veux plus d'enfance, plus d'oiseaux, plus de bleu.
Je veux nager dans ce rêve là. Il est exactement juste. Son flou intense précipite en moi la mise au point de tout désir.
Je reconnais ce jardin, il vient d'une chance immense, d'un excès de tendresse.
Le ciel partout s'y balance, il cisèle la fleur, le visage, le colibri. Il me porte dans ses bras.
Et je voyage, les pieds sur l'air. Je cours, je vole, je retrouve un corps tout neuf. Un qui sait s'oublier dans les vagues, qui a toujours la tête en bas, qui se rit de l'apesanteur. Par mes yeux, dans ce bleu, mon corps en état d'enfance.
La lumière s'aventure en rayons, elle éclate de rire dans le miroir des feuilles, laissant se briser des morceaux de landes vertes, des ciels nouveaux, très grands, de ceux qui font sécher le linge et voler les cerfs-volants. Il n'y a pas de chemin. Il n'y en aura jamais, car tout est bon à prendre ou à laisser.
Et je comprends peu à peu, en soulevant d'un soupir les frondaisons géantes, en avançant à tâtons dans toujours plus de rêve, que si je me sens si bien ici, c'est parce que vous êtes là, éternellement jeunes, joyeusement oisifs, vous, minuscules silhouettes familières, qui changez de place lorsque je ferme les yeux.

Bassin aux poissons rouges

Les bulles voyagent, des crève-cœur. De l'éclate au bout des doigts. Un trop-plein de vide intergalactique.
Au milieu je retrouve toutes les nuances de liquide, le sang rouge des poissons, les embryons qui s'oublient dans des promesses lentes.
Les planètes sont rondes comme des ventres et jamais elles ne se touchent.

Une forge invisible a martelé quelque chose. Des carrés de cuivre, les prémices d'une organisation qui finalement a failli. Le quadrillage d'où tout s'échappe, les mailles d'un filet déchiré.
L'univers sens dessus dessous s'est finalement déposé sous l'eau, parmi la végétation qui continue de croître, qui continuera coûte que coûte à mélanger ses matières folles.
La menace est nageoire en lambeaux, l'animal contre l'animal, la promesse toute petite de nouvelles âmes.
D'un Eternel s'il en est, la fragilité d'un astre.
Dans le bleu de mes profondeurs, au fond du fond, couleurs aveugles, du bout des doigts, les bulles, du bout des doigts je les éclate.

C'est l'été

Je voulais te faire un bouquet, façon soleil levant.
J'y aurai mêlé de l'eau, en forme de feuillage, des corolles éclatées, turquoise, des rameaux qui se courbent, des ailes, de l'air, et des queues d'animaux sauvages.
Le ciel derrière, évidemment, aurait été rose. Un rose pour toujours.
Une aube naissante comme un roulement de tambour. Les soleils énormes que l'on annonce en fanfare et qui viennent pourtant souvent à pas de loup.
Des soleils, j'en aurai voulu trois. Ne me demande pas pourquoi. Je crois que j'aurai eu peur de manquer. Je les aurai voulu pâles, jaune rosé, je les aurai voulu ronds et doux, caresses gonflées d'eau et de volupté.
Je voulais t'offrir le rond des soleils, le rose du ciel, le bleu layette des petites feuilles en forme de cœur.
Je voulais t'offrir des couleurs enfantines.
J'ai réuni tant bien que mal tout cela, mes mains étaient trop petites. Tout coulait entre mes doigts.
Et puis les poissons sont venus. Ils ont défait mon bouquet.

Déjeuner sur l'herbe

Ce sont les feuillages qui dansent, qui espèrent et froissent leurs couleurs.
Je devine le fourmillement de la musique et celui des corps plus ou moins libres. L'avalanche des lignes, les secrets visages d'animaux.
La flore semble secouée d'un immense fou rire.
Tous les rameaux, toutes les tiges, les feuilles, les fleurs, exultent en foule, se penchent, se balancent, se moquent et s'emmêlent.
La vraie vie est végétale, la fête bat son plein de chlorophylle, faisant voltiger des dentelles de feuilles et de fragiles éventails.
Au fond, le ciel est jaune. Un tunnel de soleil, une joie très profonde, un rire de gorge au goût de miel.
Les humains, le ventre plein, flottent le bout de leurs pieds dans une herbe qui restera cachée. Ils pâlissent ça et là dans quelques trouées : un qui méprise, deux qui se cherchent, les yeux baissés, et quatre petits personnages blancs comme neige, qui commencent à comprendre, que dans un tel Eden, il faut s'efforcer de ressembler le plus fort possible, si ce n'est aux fleurs, au moins, au pollen.

Printemps sous la neige

Un ciel décati, à peine cicatrisé, bloque l'horizon. Quelques rameaux saupoudrent, ébroués jusqu'à l'os, prêts à sucrer les fraises. Les feuilles longues, mèches nouvelles, me font comme une frange. Mes larmes sont de neige.

Mes yeux se perdent au loin, sans savoir s'ils rencontrent un vieux mur de papier peint déchiré, intérieur désuet devenu soudain façade, ou s'ils s'enfoncent obstinément dans la brume des avenirs. Ce vieux rose m'absorbe dans sa ouate rêveuse. Le printemps me secoue, je l'oublie, encore une fois.
La fraîcheur me délave. L'encre du matin coule et glisse le long du ciel soudain si proche, presque acidulé, sur le devant de la scène. Un lavis d'enfance, parfum évaporé, fendu d'une éclaircie menthe à l'eau.
Les verts, les bleus, sont nouveau-nés, la neige fond déjà sur l'éclat des premières heures.
Les oiseaux, encore une fois, se cachent et font silence.
Je devine ta masse indécise dans le jardin, floue et bleutée comme une âme, alors qu'au bord, juste à côté, une silhouette gracile, poupée insecte vêtue de dentelles, décille les pétales.